

Les romanciers juifs français d'aujourd'hui

André Elbaz

Volume 12, numéro 4, juillet-août 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elbaz, A. (1970). Les romanciers juifs français d'aujourd'hui. *Liberté*, 12(4), 92–105.

Littérature française

LES ROMANCIERS JUIFS FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI

Les romanciers juifs de la France contemporaine sont beaucoup moins connus que les romanciers juifs américains, qui eux, font maintenant partie de l'« Establishment » littéraire aux Etats-Unis, où ils font déjà figure d'écrivains en place, quelque peu embourgeoisés par leur succès.

En France, les romanciers juifs cherchent encore leur voie, et, tout d'abord essaient de se définir. En effet, on se plaît à désigner sous le vocable de « romanciers juifs » des écrivains très divers, car la confusion la plus grande règne dans ce domaine ; les opinions sont très variées, sinon opposées.

Pour certains, la spécificité d'une littérature n'est pas définie par l'origine ethnique des écrivains ou de leurs héros, mais par la langue dans laquelle cette littérature est écrite. Ainsi, pour l'écrivain israélien Haïm Hazaz, un romancier juif est un écrivain qui écrit en Hébreu !⁽¹⁾ D'autres prétendent de même que c'est un écrivain qui écrit en Yiddish, comme Mendell Mann, en France, ou Isaac Bashevis Singer aux Etats-Unis. Mais l'Hébreu n'est parlé qu'en Israël ; le Yiddish, autrefois compris par tous les juifs d'Europe Orientale, est aujourd'hui en voie de disparition. Il serait aberrant pour un romancier qui vit en France, de choisir d'écrire dans une langue que personne ou presque ne comprend.⁽²⁾ Le pro-

(1) Interview publiée dans *Les Nouveaux Cahiers*, mai-juin-juillet 1965, p. 27.

(2) Le cas d'Isaac B. Singer aux Etats-Unis, est singulier. Il écrit exclusivement en Yiddish, par une sorte de patriotisme linguistique. Ses oeuvres n'ont qu'un tirage limité dans cette langue. Par contre, traduites en anglais, elles connaissent un grand succès. Isaac B. Singer traduit souvent lui-même ses romans en anglais.

blème a été analysé avec beaucoup de pénétration par Albert Memmi, qui souligne que les juifs, dispersés de par le monde, écrivent dans la langue de leurs pays respectifs.

Alors qu'un écrivain français, par exemple, n'a pas besoin de s'affirmer français, un écrivain juif n'est écrivain juif que dans la mesure où il insiste sur sa « judéité ». ⁽³⁾ « Qu'il se cache comme juif ou simplement n'y insiste pas [sic] et il disparaît dans la société dominante. ⁽⁴⁾ »

Le romancier juif est-il alors un romancier particulariste, qui se contente de décrire une portion très étroite du monde qui l'entoure, c'est-à-dire uniquement le milieu dont il est issu : la communauté juive et son histoire, le folklore juif, la vie des nouveaux immigrants juifs installés en France depuis la guerre franco-prussienne en 1870 ? On pourrait classer dans cette catégorie les premiers pionniers de la littérature juive. Mais combien se souviennent encore de romans tels que *Jacob*, de Bernard Lecache ⁽⁵⁾, *Miriam*, de Josué Jéhouda ⁽⁶⁾, *Un Schadchen*, de Blanche Jacob ⁽⁷⁾ ou même *Nicolo Peccavi*, d'Armand Lunel ⁽⁸⁾, qui reçut pourtant le Prix Théophraste Renaudot en 1926 ? On conçoit aisément que le provincialisme le plus étroit et la sclérose menacent des romanciers qui répondraient à une définition aussi limitative.

Le romancier juif devrait-il alors écrire des romans marqués par la présence de Dieu, comme le souhaitait Anna Langfus au cours d'un colloque sur la littérature juive ? ⁽⁹⁾ Les romanciers juifs doivent-ils en outre ne mettre en action que des héros juifs irréprochables, dignes de l'admiration de tous

(3) La « judéité », c'est « le fait d'être juif ; l'ensemble des caractéristiques sociologiques, psychologiques, biologiques, qui font un juif » (terme forgé et défini par Albert Memmi, dans *Portrait d'un Juif*, Paris, Gallimard, 1962, p. 16.)

(4) Memmi, Albert, *La Libération du Juif*, Paris, Gallimard, 1966, p. 178.

(5) Gallimard, 1925.

(6) Grasset, 1928.

(7) Flammarion, 1930.

(8) Gallimard, 1926.

(9) « Qu'est-ce que la littérature juive ? » *Les Nouveaux Cahiers*, juillet 1965, p. 32.

les lecteurs, propres à flatter la bonne conscience du public juif, et à désarmer les attaques malveillantes des antisémites ? Il faut reconnaître que cette conception, prônée par certains critiques juifs intransigeants,⁽¹⁰⁾ laisserait bien peu de liberté au romancier juif, qui en serait réduit à écrire des apologies du judaïsme et des juifs pour plaire à cette catégorie de lecteurs exigeants ! Trop souvent, hélas ! des romanciers juifs contemporains se contentent de ressasser le thème du passé glorieux des juifs, et de créer des héros ennuyeux, peu convaincants à force d'être « bêtement positifs », au mépris des problèmes d'une actualité brûlante qui confrontent les juifs comme les non-juifs dans le monde moderne ».⁽¹¹⁾

Aussi, pour l'écrivain et sociologue Albert Memmi, le

(10) Le critique juif Meyer Waxman n'hésite pas à écrire qu'« une oeuvre littéraire écrite par un Juif sur un thème juif, ou qui met en action un personnage juif, n'est pas nécessairement de la littérature juive... Des oeuvres où soit la vie juive..., soit les Juifs, apparaissent fréquemment à leur désavantage, ne méritent pas ce nom » ! (*A History of Jewish Literature*, vol. V, p. 102, New York, Yoseloff, 1960).

(11) On nous permettra de citer ici la parodie de ce genre de littérature, envoyée par un lecteur courroucé aux *Nouveaux Cahiers* (printemps 1967, p. 41) : « La nuit tombait lourdement sur les faubourgs de Lublin et le gel semblait crisser sur la rivière. Yankel avançait lentement, se dirigeant vers l'unique lumière qui faiblement rappelait la vie dans cet univers désastreux. Yankel pensait aux études talmudiques qu'il venait d'achever, il jouait aussi avec l'idée qu'il lui faudrait maintenant prendre femme... La nuit était devenue totale et plus rien ne respirait, la nature était forte, et le vent lui-même avait perdu sa tonicité. Yankel crut voir apparaître entre deux scintillements de la rivière gelée l'ombre de son grand-père, le Rabbin miraculeux qui savait faire vivre, dans les histoires qu'il lui racontait jadis, un univers peuplé d'ombres et d'idées, de lumières diffuses et d'enseignements secrets, de clartés évanescentes et de contrepoints métaphysiques. Oui, Yankel rêvait en progressant vers Lublin pendant que Sultana, tout émue par la flatteuse demande en mariage dont elle avait été l'objet, se précipitait vers la demeure de ses parents, à la lisière de la médina de Marrakech, et du mellah où ses ancêtres avaient toujours vécu. Le soleil n'en finissait plus de décliner en ce début de la saison des pluies. Au sud, les contreforts de l'anti-Atlas barraient l'horizon, tandis que, dans toutes les autres directions, un tapis de sable rose, crevé par un rideau de palmiers épars, donnait l'idée de l'infini. Sultana pensait à sa mère, héroïne d'un autre âge, qui avait su lui inculquer la soumission aux choses et aux hommes, la prudence et la prudence et aussi la croyance en la fatalité et l'inutilité de la révolte, prêchant sans cesse la liberté de l'esprit par opposition à la contrainte imposée aux femmes d'Orient. Yankel et Sultana marchaient pourtant l'un vers l'autre et, sans le savoir, accomplissaient ensemble, et l'un par l'autre l'essentiel du destin juif. »

romancier juif doit tout simplement exprimer la condition juive.

« Car la condition juive, positive et négative, est, à la fois, ce qui est commun aux juifs, et ce qui les différencie des autres. Serait donc un écrivain juif tout écrivain qui exprimerait la condition juive (...) à travers les coutumes et les problèmes du peuple parmi lequel il vit. »⁽¹²⁾

Toutes ces définitions diverses du romancier juif pourraient être regroupées en deux grandes catégories :

— Certains considèrent comme romanciers juifs tous les romanciers juifs de naissance, quels que soient le thème ou l'orientation de leur oeuvre. Ainsi, l'écrivain français Piotr Rawitz inclut dans la littérature juive Simone Weil, pourtant peu suspecte de sympathie ou d'intérêt pour le judaïsme.⁽¹³⁾ « Oui, je suis un peu annexioniste de ce côté-là », affirme-t-il volontiers.⁽¹⁴⁾

Une deuxième définition, plus restrictive, ne retient que les romanciers juifs qui s'intéressent à l'univers juif sur lequel ils portent témoignage. C'est cette seconde définition que nous adopterons.

Pour nous, un romancier juif sera un juif qui écrit des romans mettant en action des personnages juifs. Nous rejetterons la thèse extrémiste de ceux qui vont jusqu'à prétendre qu'un romancier juif ne mérite cette étiquette que si ses héros sont entièrement « positifs ». Cette définition semble se justifier sociologiquement dans la mesure où ces écrivains, quels que soient leurs liens avec le judaïsme, sont souvent considérés comme des romanciers juifs, aussi bien par le grand public que par leurs propres coreligionnaires, même si la plupart d'entre eux se défendent d'être autre chose que des romanciers français, et refusent par conséquent l'étiquette de « romanciers juifs ».

Le romancier juif français exprimant la condition juive, la littérature juive présentera nécessairement, pour le lecteur

(12) « Qu'est-ce que la littérature juive », p. 33.

(13) *Ibid.*, p. 30.

(14) Interview accordée le 23 juin 1969.

averti, un intérêt sociologique qui tendra à supplanter et à estomper sa valeur purement artistique. Il n'est que de lire la critique d'un roman juif pour s'apercevoir que les problèmes des techniques romanesques sont souvent relégués au second plan, voire escamotés, au profit de l'analyse minutieuse, souvent même fiévreuse et angoissée, de la description des milieux juifs et des thèses de l'auteur, ou encore de sa conception de l'Histoire juive. On exige trop souvent du romancier juif qu'il soit spécialiste de la théologie juive, de l'histoire juive, de la sociologie juive, aux dépens des critères purement littéraires de son art !

Malheur au romancier juif dont le témoignage n'aura pas eu l'heur de plaire aux critiques juifs officiels. Écoutons l'eux d'eux, Rabi, qui ne craint pas d'écrire : « Nous attendons l'auteur avec notre susceptibilité d'écorchés vifs. Qu'il sache que, quelles que soient ses conclusions, elles ne nous satisferont jamais. Les mitrailleuses sont prêtes ». ⁽¹⁵⁾

Le caractère sociologique de cette littérature explique le choix général des thèmes que l'on retrouve dans les romans : l'assimilation et l'aliénation, l'Holocauste, ou destruction du judaïsme européen par les Nazis, et Israël. Tous les romanciers juifs essaient de situer leur héros par rapport à ces grands moments du judaïsme contemporain. Autrement dit, et pour employer une terminologie consacrée, ils s'interrogent constamment sur l'identité juive, sur leur identité.

Cette quête de l'identité a été naturellement marquée par les péripéties de l'Histoire juive contemporaine, une histoire bouleversée par trois crises successives qui ont traumatisé la judaïcité française et laissé une trace profonde dans la culture et la littérature juives. Il s'agit de l'Affaire Dreyfus, de l'Holocauste et de la renaissance de l'Etat d'Israël.

Un siècle après la Révolution française, alors que les Juifs de France, bercés comme tous leurs coreligionnaires d'Europe, par les douces illusions de la *Haskala* (l'ère du rationalisme), se croyaient une fois pour toutes assimilés au sein de la société française, l'Affaire Dreyfus éclatait et l'ac-

(15) Cité par Albert Memmi, dans *La Libération du Juif*, p. 149.

cusation médiévale de la perfidie des Juifs était cette fois reprise par toute une partie de la France bien-pensante. Maurice Barrès écrit alors froidement, dans *Scènes et Doctrines du Nationalisme* : « Je n'ai pas besoin qu'on me dise pourquoi Dreyfus a trahi...⁽¹⁶⁾ Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race ».⁽¹⁷⁾ Pendant ce temps, la moitié des Français, trop souvent encouragés par l'Eglise, pousse le cri de haine millénaire : « Il y a dans Rennes un petit-fils de Judas qui a vendu la France ».⁽¹⁸⁾

Ces cris de haine finissent par faire basculer dans le camp des Dreyfusards des écrivains juifs entièrement assimilés et, notamment, les deux patriarches de la littérature juive en France, Edmond Fleg et André Spire.

Edmond Fleg a raconté dans son oeuvre comment il fut tenté, comme beaucoup de jeunes Juifs de sa génération, par le christianisme. En 1898, il rêvait encore de préparer « une thèse sur les mystiques allemands du Moyen Age ».⁽¹⁹⁾ Brusquement, l'Affaire Dreyfus lui fait redécouvrir ses racines juives, et il renonce définitivement à une carrière universitaire qui s'annonçait brillante pour consacrer sa vie au judaïsme.

André Spire, le fougueux poète de la Loire, se bat en duel contre un journaliste de *La Libre Parole* antisémite, s'exerce au tir au pistolet, appelle les Juifs à la résistance,⁽²⁰⁾ et commence à rédiger ses *Poèmes Juifs*.⁽²¹⁾

Chose curieuse, c'est l'influence de l'antisémite Barrès qui va pousser ces deux écrivains à retrouver leur âme juive. Edmond Fleg raconte, dans *Pourquoi je suis juif?*, comment son ami Lucien Moreau, un disciple de Barrès et de Maurras, l'engage à retrouver ses racines nationales dans les traditions et le passé de sa race, suivant l'enseignement de Barrès :

(16) *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, Club de l'Honnête homme, p. 148.

(17) *Ibid.*, p. 149.

(18) Cité avec « orgueil » par Maurice Barrès dans *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 191.

(19) Lettre inédite d'Edmond Fleg à Lucien Moreau (31 mars 1898).

(20) « *Ecoute, Israël ! Aux Armes !* »

(21) Ecrits à partir de 1905, publiés au Mercure de France en 1908.

« Constatez que vous êtes faits pour sentir en Lorrains, en Alsaciens, en Bretons, en Belges, en Juifs... »⁽²²⁾

André Spire retient cette leçon lui aussi : « sa leçon de Culture du Moi », écrit-il, « sauva quelques-uns des plus militants [d'entre nous] du doute de soi, de cette attitude hésitante, timide, humiliée, où s'enlisaient les Juifs français aux environs de 1900 ». ⁽²³⁾

Ce n'est pas le moindre paradoxe dans l'histoire des lettres juives que cette influence d'un antisémite sur la naissance de la littérature juive de France. Après Fleg et Spire, Henri Franck, Jean-Richard Bloch, Armand Lunel, Irène Nemirovsky et Albert Cohen vont, eux aussi explorer l'âme juive. Les Juifs, comme les autres groupes ethniques, ne sont plus obligés de cacher leurs origines comme prix de leur émancipation. Les doctrines nationalistes de Barrès les engagent, au contraire, à revendiquer leur identité juive. On comprend mieux la gratitude d'un André Spire, qui, dédiquant un livre pour Barrès, écrit : « A Maurice Barrès que je hais, que j'admire ! » ⁽²⁴⁾

La Deuxième Guerre Mondiale représente, pour la judaïcité française, une crise bien plus grande que l'Affaire Dreyfus. Les Juifs de France se sentent isolés, abandonnés par leurs compatriotes. La publication du statut des Juifs ne suscite aucune réaction notable, et 150,000 Juifs français périssent dans les camps de concentration nazis, au milieu de l'indifférence générale. Les survivants ont vécu l'enfer de l'Europe occupée, et en ont gardé des traces indélébiles, dans leur corps et dans leur âme. Hitler démontre aux Juifs les plus assimilés qu'ils restent toujours juifs aux yeux des antisémites. L'identité juive, que beaucoup de Juifs français assimilés croyaient avoir rejetée complètement, voilà qu'on l'impose à tous les Juifs, de l'extérieur, et de la manière la plus brutale et la plus tragique qui soit.

Nous ne nous étonnerons donc pas de retrouver ce thème

(22) *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 29.

(23) *Avant-propos de Quelques juifs et demi-juifs*, p. VII.

(24) Rapporté par Mme Thérèse Marix-Spire au cours d'une entrevue, le 18 juin 1969.

de la destruction apocalyptique du judaïsme européen chez la plupart des romanciers juifs français d'après-guerre. Parmi les oeuvres les plus marquantes, relevons le très beau *Qu'une larme dans l'océan*⁽²⁵⁾, de Manès Sperber, *Le Dernier des Justes*,⁽²⁶⁾ d'André Schwarz-Bart, *Le Sel et le Soufre*,⁽²⁷⁾ d'Anna Langfus, *Le Sang du Ciel*,⁽²⁸⁾ de Piotr Rawicz, et les romans d'Elie Wiesel, dans lesquels le thème de l'Holocauste devient une obsession.

Léon Aréga, l'auteur de *Comme si c'était fini*,⁽²⁹⁾ affirme qu'il n'aurait jamais été un romancier s'il n'avait pas vécu la guerre en tant que Juif. Manès Sperber estime que l'Holocauste représente un paroxysme de l'Histoire et c'est pourquoi ses héros en sont obsédés. Le critique littéraire Jacqueline Mesnil-Amar raconte que la composition de *Treblinka*⁽³⁰⁾ a métamorphosé Jean-François Steiner, et l'a considérablement rapproché de ses racines juives. Cependant, l'Holocauste semble avoir trouvé son chantre et son témoin officiel surtout en Elie Wiesel. Wiesel, qui a perdu toute sa famille dans les camps de concentration, est lui-même un rescapé d'Auschwitz et s'interroge constamment sur la signification de la période la plus sombre du judaïsme contemporain. Interrogation sur l'homme, contestation d'un Dieu qui se voile la face, supériorité de l'enthousiasme mystique, hassidique, sur le pseudo-rationalisme occidental, voilà les thèmes qu'il reprend dans ses romans, depuis *La Nuit*⁽³¹⁾ jusqu'à *Le Mendiant de Jérusalem* :⁽³²⁾

« Comment Dieu se justifie-t-il à ses propres yeux ? Si le réel et l'imaginaire aboutissent au même cri, au même rire, quel est le but, l'enjeu de la création ? Quel rôle l'homme est-il appelé

(25) Calmann-Lévy, 1952.

(26) Seuil, 1959.

(27) Gallimard, 1960.

(28) Gallimard, 1961.

(29) Gallimard, 1946.

(30) Fayard, 1966.

(31) Editions de Minuit, 1958.

(32) Seuil, 1968.

à jouer durant son mystérieux passage sur terre ? »⁽³³⁾

Et Wiesel, dans sa rage de porter témoignage, témoignage en faveur des victimes, contre Dieu, s'écrie :

« Le Dieu d'Israël viole ici la loi d'Israël. La Torah défend d'égorger la vache et son veau le même jour ; et voici qu'elle ne s'applique pas à nous qui obéissons à la loi. »⁽³⁴⁾

Ce cri, mille fois répété, c'est le cri de tous les rescapés, de tous les romanciers juifs qui ont abordé ce sujet douloureux.

Cependant, ni l'Affaire Dreyfus, ni l'Holocauste n'ont réussi à consolider la judaïcité française. Les Juifs de France se fondent dans la société laïque où ils vivent et perdent de plus en plus leur identité juive. Les problèmes de l'identité et de l'assimilation ont été abordés par la plupart des romanciers juifs contemporains.

Bien sûr, seul un communiste comme André Wurmser continue à prôner la thèse marxiste orthodoxe, qui veut que « le premier devoir d'un Juif est de souhaiter disparaître en tant que Juif »⁽³⁵⁾. Sans aller aussi loin, nous retrouvons une apologie de la dissolution juive dans *Les Eaux Mêlées*,⁽³⁶⁾ de Roger Ikor, Prix Goncourt 1955. *Les Eaux Mêlées*, c'est l'histoire de l'assimilation d'une famille d'immigrants juifs de Russie dans la société française. La famille de Yankel se déjudaïse par conversion au christianisme et par mariage mixte. Les « sottises de la religion »⁽³⁷⁾ juive ne représentent plus qu'une sorte de carcan dont il convient de se débarrasser le plus rapidement possible. La thèse de Roger Ikor est indiquée par le titre du roman : l'auteur souhaite l'assimilation totale des Juifs dans la société française. Cette thèse lui a attiré, on s'en doute, la colère des milieux juifs, qui ne pouvaient accepter ce programme de dissolution volontaire, après les saignées opérées par la Deuxième Guerre Mondiale.

(33) *Le Mendiant de Jérusalem*, p. 32.

(34) *Ibid.*, p. 70.

(35) Cité par Albert Memmi, dans *La Libération du Juif*, p. 211.

(36) Albin Michel, 1955.

(37) *Les Eaux Mêlées*, p. 291.

Contrairement au roman de Roger Ikor, *Agar*, d'Albert Memmi, est l'histoire d'un mariage mixte qui échoue, parce que les deux jeunes gens, le héros juif et sa femme chrétienne, n'arrivent pas à concilier leurs cultures respectives. Bien que Memmi et son héros soient tous deux tunisiens, *Agar* n'en garde pas moins sa valeur de témoignage bien français, à une époque où la judaïcité de France est à moitié nord-africaine. Pour Albert Memmi, un groupe social minoritaire comme la communauté juive ne pourra jamais accepter de gaieté de cœur les unions mixtes. Un mariage mixte ne peut réussir que si les deux partenaires arrivent à faire abstraction de ce qui les différencie, c'est-à-dire de tout l'arrière-plan culturel et social qui fait leur identité même. Aussi, Memmi n'hésite-t-il pas à prendre une position diamétralement opposée à celle d'Ikor et à souligner les difficultés, voire les dangers des mariages mixtes.

Les rapports entre juifs et non-juifs, les problèmes de l'identité juive, se retrouvent justement chez tous les romanciers juifs de France. La remise en question perpétuelle de la position du Juif dans la société où il vit donne aux héros de ces romanciers une conscience aiguë de leur identité.

Le grand thème juif de l'aliénation, de l'inquiétude existentielle, occupe une place particulière dans l'oeuvre d'Albert Memmi, qui affirme brutalement, dans son *Portrait d'un Juif* : « tout non-juif, directement ou indirectement, participe à la mise en question du juif. Tout non-juif, qu'il le veuille ou non, participe à l'oppression du Juif ».⁽³⁸⁾

Hélène Cixous, la jeune lauréate du Prix Médicis 1969, se souvient de « l'atroce solitude » de sa famille juive :

« Juifs en pays arabe, allemands en Algérie, libéraux et antiracistes en milieu colonialiste, partout nous nous sentions exclus, sans place. En porte-à-faux dans tous les domaines, sans protection d'aucune sorte. »⁽³⁹⁾

Pour ces romanciers, le Juif reste souvent l'étranger qui ne peut s'insérer complètement, ni dans son pays, ni dans

(38) *Portrait d'un Juif*, Gallimard, 1962, p. 54.

(39) *Les Nouvelles Littéraires*, 27 novembre 1969, p. 7.

un groupe social quelconque. Le Juif doit alors vivre dans le déracinement (pour employer une expression favorite de Léon Aréga), déracinement qui lui est imposé par la société non-juive qui le rejette. Séparé des autres hommes, aliéné, selon le terme en vogue aujourd'hui, le Juif ne se sent nulle part chez lui, et il s'interroge sans cesse sur son identité. Or, cette aliénation qui fait souvent sombrer le Juif dans la névrose, ne lui est pas singulière. Elle est justement la condition de l'homme du vingtième siècle, cet homme seul, inadapté au rythme trépidant de la civilisation technique, qui s'interroge sans cesse sur son avenir incertain, au milieu de l'indifférence des autres. Autrement dit, cette « condition impossible » du Juif d'aujourd'hui devient le lot de tous les Français, de tous les hommes et le héros du roman juif devient par conséquent un héros éminemment représentatif, un héros universel des temps modernes.

Faut-il voir ici une des causes essentielles de l'intérêt soulevé par les travaux d'Albert Memmi, et, en général, du succès relatif de la littérature juive en France, et surtout aux Etats-Unis ? En effet, la plupart des romanciers juifs que nous avons mentionnés ont connu, dans les années Cinquante et Soixante, un certain succès commercial, et, si aucun d'entre eux, excepté peut-être Albert Cohen⁽⁴⁰⁾, n'a encore produit de chef d'oeuvre incontesté, il n'en reste pas moins que plusieurs ont été couverts de lauriers : Roger Ikor, Romain Gary, André Schwarz-Bart, Anna Langfus, se sont vu attribuer le Prix Goncourt pour, respectivement, *Les Eaux-Mêlées*, *Les Racines du Ciel*, ⁽⁴¹⁾ *Le Dernier des Justes* et *les Bagages de Sable*.⁽⁴²⁾ En 1968, Albert Cohen a reçu le grand Prix du roman de l'Académie Française, pour son roman *Belle du Seigneur*, tandis qu'Elie Wiesel recevait le Prix Médicis pour *Le Mendiant de Jérusalem*. En 1969, c'est Hélène Cixous, une jeune romancière d'origine nord-africaine, qui reçoit ce même prix

(40) *Solal*, Gallimard, 1930.
Mangeclous, Gallimard, 1938.
Belle du Seigneur, Gallimard, 1968.
Les Valeureux, Gallimard, 1969.

(41) Gallimard, 1956.

(42) Gallimard, 1956.

pour *Dedans*, un roman très ambitieux, à l'accès difficile, mais qui réussit à tenir le lecteur sous son charme d'un bout à l'autre, tant par sa sensibilité brûlante que par la poésie de son langage.

La France connaît donc une certaine activité littéraire « juive » qui, sans atteindre l'ampleur, ni probablement la valeur, de celle des Etats-Unis, n'en témoigne pas moins de la vitalité d'une communauté juive qui se classe au quatrième rang dans le monde, avec ses 550,000 âmes. Les romanciers juifs de France, qui s'intéressent à leur spécificité de juifs, essaient de définir leur identité. Cette identité, certains la retrouvent dans une sorte de contemplation masochiste du malheur juif, d'autres l'affirment dans la contestation, contestation de la société où ils vivent, contestation du judaïsme officiel, contestation de Dieu. D'autres enfin revendiquent leur identité avec orgueil et l'assument dans la joie.

Nous concluons cette brève enquête sur les romanciers juifs de la France contemporaine par quelques remarques :

— Tout d'abord, ces romanciers se trouvent inéluctablement, comme le déplore Albert Memmi, enfermés dans un dilemme apparemment sans issue : ou bien ils insistent sur leur judéité et ils deviennent de plus en plus des romanciers juifs et de moins en moins des romanciers français. Dans ce cas leur audience s'en trouve réduite d'une manière draconienne : le public les ignore, ce qui est grave pour des romanciers ! ou bien ils sont moins explicites et le caractère juif de leurs oeuvres s'estompe : Ils peuvent disparaître en tant que « romanciers juifs » pour devenir tout simplement des romanciers français. Romancier juif ou romancier français ? Le romancier juif français doit évoluer sur une corde raide, s'il veut rester lui-même et écrivain juif et écrivain français !

— Deuxième remarque, plus grave : après la mort d'Edmond Fleg et d'André Spire, la littérature française d'inspiration juive est, aujourd'hui, écrite par des *étrangers* qui ont adopté la langue française. Roger Ikor et André Schwarz-Bart sont les fils d'immigrants roumains et polonais. Anna Longfus avait la nationalité polonaise. Romain Gary est d'origine russe, Elie Wiesel d'origine transylvanienne tandis qu'Albert Mem-

mi est tunisien. Les autres, « les Juifs de l'extrême assimilation, juifs français de plus ou moins vieille souche », comme les appelle Jacqueline Mesnil-Amar, ⁽⁴³⁾ se sont tus. Trop assimilés, peut-être ne se sentent-ils plus concernés par les problèmes juifs ? Or, comment peut-on s'attendre, si cette situation se perpétue, à ce que des écrivains d'origine étrangère créent des personnages auxquels les Français puissent s'identifier, des personnages qui soient des représentants typiques des Français moyens, de même que le héros des romanciers juifs américains est devenu, dans les années Cinquante et Soixante, un représentant typique de l'Américain moyen ?

A cet égard, la comparaison entre romanciers juifs de France et romanciers juifs américains est significative. Le succès étonnant des romanciers juifs, qui ont réussi à s'imposer aux Etats-Unis, pourrait à la rigueur s'expliquer par des conditions sociologiques très différentes de celles qui prévalent en France. Mais il faut bien reconnaître que les romanciers juifs de France, peut-être parce qu'ils ne sont pas aussi « insolemment à l'aise dans leur culture » ⁽⁴⁴⁾ que leurs confrères américains, parce que souvent leur sensibilité n'est pas une sensibilité française, parce que, nouveaux venus, ils n'ont pas encore trouvé leur place dans la communauté française, n'ont pas produit jusqu'à présent d'oeuvres comparables à celles d'un Saul Bellow, d'un Bernard Malamud ou même d'un Philip Roth. Cette infériorité est-elle due au fait que la culture américaine est une culture pluraliste, tolérante, qui peut permettre à une littérature particulariste de trouver une place au soleil, alors que la culture française, malgré les théories régionalistes de Barrès, reste « une culture impérialiste », ⁽⁴⁵⁾ assimilatrice et dévorante ?

En tout cas, force nous est de constater que, malgré les lauriers remportés au cours des deux dernières décennies, la littérature judéo-française reste marginale et ne s'insère pas

(43) « Le cri qui n'a pas jailli », *L'Arche*, septembre-octobre 1965, p. 28.

(44) Leslie Fiedler, « The State of American Writing », *Partisan Review*, 1948, p. 872.

(45) S. L. Wolitz : « la culture française est impérialiste, voilà la raison pour laquelle la culture juive française est toujours menacée » : cité par Rabi dans *L'Arche*, décembre 1969, p. 73.

encore dans les grands courants littéraires de l'après-guerre. Il suffit de feuilleter une Histoire de la littérature française au XXe siècle pour s'apercevoir que les romanciers juifs sont à peine mentionnés — et ce, dans les maigres paragraphes réservés aux littératures régionalistes — quand ils ne sont pas purement et simplement oubliés. La nouvelle génération de romanciers juifs, celle de Patrick Modiano,⁽⁴⁶⁾ Hélène Cixous, ou même Serge Doubrovsky,⁽⁴⁷⁾ va-t-elle revitaliser la littérature juive en France, et lui faire trouver sa place véritable au sein de la grande littérature française ?

ANDRÉ ELBAZ

(46) *La Place de l'Etoile*, Gallimard, 1968.
La Ronde de Nuit, Gallimard, 1969.
(47) *La Dispersion*, Mercure de France, 1969.